

LA VIE APRÈS LA MORT

Que puis-je te dire que tu ne saches pas

De ce qu'est la vie après la mort?  
Les yeux de ton fils, ils nous avaient troublés

Avec ton pli slave asiatique

Epicanthique, mais ils allaient convenir

Si bien à tes yeux,

Se changèrent en bijoux imbibés,

La plus dure substance de la plus pure douleur,

Alors que je le nourrissais dans sa haute chaise blanche.

Les grandes mains du chagrin tordaient et tordaient

Sa figure transformée en torchon mouillé.  
Elles essorèrent ses larmes.

Mais sa bouche t'a trahie-elle a accepté

La cuillère que tenait ma main désincarnée

Qui l'a atteint à grande peine de la vie qui t'avait survécu.

Jour après jour sa sœur

S'étiola de cette blessure

Qu'elle ne pouvait voir, toucher ou ressentir, lorsque je l'habillais

Chaque jour de sa veste de marin bleue .  
La nuit venue je restais éveillé en mon corps

Tel le Pendu

Le nerf de ma nuque déraciné et le tendon

Attachant la base de mon crâne

À mon épaule gauche

Arraché de son socle et resserré en nœuds-

Je m'imaginai que la peine pourrait être expliquée

Par le fait que je restais suspendu en esprit

Grâce à un crochet situé dans le muscle de ma nuque.  
Tombés de la vie  
Nous avons établi à trois un silence profond

De nos berceaux séparés.  
Nous étions réconfortés par les loups.

Sous cette lune de février et la lune de mars

Le zoo s'était rapproché.

Et malgré la ville

Les loups nous consolaient.  
Deux ou trois fois par nuit

Pendant plusieurs minutes d'affilée

Ils chantaient. Ils avaient trouvé où nous reposions.

Et les dingos, et les loups à la crinière brésilienne-

Tous élevèrent leur voix ensemble

Avec la meute grise du nord.  
Les loups nous ont soulevés de leur longue voix.

Ils nous ont remontés et pris au piège

De leur lamentation pour toi, de leurs pleurs pour nous,

Ils nous ont tressé en leur voix. Nous gisions dans ta mort,

Dans la neige tombée, sous la neige qui tombait.  
Alors que mon corps sombrait dans le conte

Où les loups chantent au fond de la forêt

Pour deux bébés, qui sont devenus désormais, dans leur sommeil,

Des orphelins

Auprès du cadavre de leur mère.

« Nous n'avions toujours pas appris que les jonquilles ne sont pas  
L'immortalité, mais son reflet seulement. Ni reconnu  
Le vol nuptial des éphémères, les plus rares :  
Nos propres jours ! »  
(p.146)

« Tu es morte depuis dix ans. Ce n'est qu'une histoire.  
Ton histoire. Mon histoire » **(La visite)**

« Tes tempes, à la lisière des cheveux,  
Étaient la zone sensible.  
(...) Quelqu'un t'a électriée,  
Quelqu'un a actionné le levier. Ils ont fait éclater  
Le tonnerre sous ton crâne » **(La zone sensible)**

« Ta dévotion exigeait un dieu.  
(..)  
A ma place, un sorcier efficace  
T'aurait saisie au vol, à mains nues,  
Relancée, reprise de l'autre main,  
Guérie de Dieu, heureuse, apaisée.

Moi je n'ai su garder  
Qu'une petite mèche de tes cheveux,  
Ta bague, ta montre, ta chemise de nuit »  
**(Le coup de feu )**

« Partie à la recherche de toi-même, dans l'obscurité, tu dansais,  
Perdant pied lentement,pleurant doucement »  
**(Que Dieu vienne en aide au loup)**

« J'avais laissé les choses continuer. J'avais supposé  
Que tout allait bien (..)

A présent, je vois, j'ai vu, assise, la fille  
Solitaire qui allait mourir  
(..)  
Et moi à l'époque, je restais là, paralysé,  
Incapable de cerner ce qui te paralysait  
Lorsque je te regardais, comme je suis paralysé  
A jamais maintenant, à jamais  
Penché, un si court instant, au-dessus de ton cercueil ouvert »  
**(L'ensemble en flanelle bleu)**

« Tu essayais de te raccrocher au monde,  
A la moindre lueur d'espoir, à ton café du matin, à tout  
Ce qui pouvait t'aider à prendre ton essor (..)

Ta machine à écrire,  
Ton réveille-matin, tes mots à trouver  
Étaient une torture pour toi (..) »  
**(9 Willow street)**

« Mais j'ai raté. Notre mariage a raté »  
**(Épiphanie)**

« J'attendais que tu reviennes parmi nous  
(..)  
Tu étais enfermée  
Dans une sorte de chambre, sans oxygène.  
Où je ne pouvais pas te rejoindre, ni t'entendre vraiment,  
Et encore moins de comprendre »  
**(Le braconnier)**

Une journée, pour toi,

C'était vingt-quatre échelons d'un escalier de secours  
suspendu, spirale vertigineuse au-dessus du néant,  
Menant au néant.

(p. 85).

Ted Hughes, *Birthday Letters*, Gallimard 2002.